



HAL
open science

Penser dans l'avalanche

Olivier Rey

► **To cite this version:**

Olivier Rey. Penser dans l'avalanche. Jacques Ellul à l'heure des défis du siècle, Université de Bordeaux, Apr 2024, Bordeaux, France. halshs-04856142

HAL Id: halshs-04856142

<https://shs.hal.science/halshs-04856142v1>

Submitted on 26 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Penser dans l'avalanche Ce qui est, ce qui devient, ce qui survient

Olivier REY

Jadis, le questionnement philosophique portait sur ce qui est. Avec l'accélération des changements du monde sont apparues, à partir du XVIII^e siècle, les philosophies de l'histoire, dont le thème central est le devenir. Aujourd'hui, la vitesse de transformation est devenue telle que le questionnement premier ne porte plus sur ce qui *est*, ni sur ce qui *devient*, mais sur ce qui *survient*. Jacques Ellul a perçu cette mutation, et nous aide à la comprendre. Il nous aide à penser dans l'avalanche.

Le titre du colloque, « Jacques Ellul à l'heure des défis du siècle », indique assez qu'il s'agit moins, trente ans après que la voix d'Ellul s'est tue, de le commémorer, que de puiser dans sa pensée et ses ouvrages de quoi penser ce qui nous arrive. De prime abord, il peut sembler curieux que ce soit un penseur qui n'a pas connu ce que nous vivons qui soit le mieux à même de nous le faire comprendre. À y réfléchir un instant, le phénomène s'explique assez bien. Le processus en cours est d'ampleur si titanesque qu'il emporte à peu près tout sur son passage, et nous prive par conséquent des lieux stables qui nous permettraient d'en prendre la pleine mesure. Il y a un siècle ou un demi-siècle, le processus était suffisamment engagé pour qu'un esprit lucide comme Ellul en perçoive le caractère hégémonique, mais laissait encore subsister suffisamment de restes pour qu'il soit possible, à partir de ces restes, de prendre la mesure de ce qui était en train de se produire.

Afin de saisir la ressource précieuse que constitue la pensée de Jacques Ellul pour penser les temps présents, il me semble utile de donner au préalable un aperçu de la situation très particulière dans laquelle nous nous trouvons. Certains diront : tous les temps sont singuliers, et croire que l'époque contemporaine le serait davantage que celles qui l'ont précédées ne relève que d'une illusion égocentrique. Une comparaison avec les époques passées, ou avec les résidus de ce qui de par le monde échappe encore au mouvement initié voici quelques siècles par la modernité européenne, suffit cependant à montrer que le caractère éminemment singulier de l'époque contemporaine ne relève pas d'une distorsion perceptive. Parmi les multiples éléments qui attestent de cette singularité, certains sont d'ordre quantitatif. Ainsi, une notion aussi incongrue a priori que celle

d'anthropocène, chimère amalgamant être humain et géologie, est apparue pour exprimer le fait qu'au cours du XX^e siècle, l'impact des activités humaines à la surface du globe dépasse celui des forces naturelles (comme en témoigne le fait que les activités de production et de consommation produisent aujourd'hui davantage de déchets que l'érosion de sédiments). Non seulement l'évolution des sociétés engendre des situations sans précédent d'aucune sorte, mais la vitesse de l'évolution est également tout à fait inédite. L'historien Reinhart Koselleck a attiré l'attention sur l'écart qui s'est creusé, au sein des sociétés modernes en mouvement, entre ce qu'il appelle d'une part « champ d'expérience » [*Erfahrungsraum*] – c'est-à-dire l'ensemble de ce qui du passé habite le présent, d'autre part « horizon d'attente » [*Erwartungshorizont*] – c'est-à-dire l'ensemble de ce qui dans le présent est tourné vers le futur à titre de projets, d'anticipations, d'espairs ou de craintes¹. Dans une société dite traditionnelle, c'est-à-dire dans une société dans laquelle la tradition fait autorité, champ d'expérience et horizon d'attente coïncident en grande partie : les humains s'attendent à ce que le futur ressemble au passé. Dans une société moderne, qui dévalue la tradition et prise le changement, un décalage s'instaure entre champ d'expérience et horizon d'attente, qui ne cesse de croître. Un premier seuil a été franchi dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, lorsque la vitesse d'évolution, dans un certain nombre de contrées d'Europe, est devenue suffisamment grande pour que le changement devienne sensible au cours d'une vie humaine. Lorsque Baudelaire écrivait, au milieu du XIX^e siècle

... *la forme d'une ville / Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel*²

il condensait en quelques mots ce retournement : l'être humain, qui s'éprouvait passager dans un monde stable, devient plus stable que le monde au sein duquel se déroule sa vie. Un second seuil a été franchi dans la seconde moitié du XX^e siècle, lorsque la vitesse de transformation ayant continué d'augmenter, la durée du présent culturel est devenue inférieure au temps d'une génération³. L'idée d'une « fin de l'histoire » ne manque pas de pertinence, quoique en un sens différent de celui qui lui est ordinairement conféré : si c'est le franchissement d'un certain seuil dans la vitesse d'évolution des sociétés qui a fait régner la conscience historique, le franchissement d'un nouveau seuil nous ferait sortir de l'histoire, non par amortissement des transformations, mais parce que les transformations prennent la forme d'un processus démesuré qui n'a plus le caractère de

¹ Reinhart KOSELLECK, *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques* [*Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*, 1979], trad. Jochen et Marie-Claire Hoock, Paris, Éd. de l'EHESS, 1990.

² Charles BAUDELAIRE, « Le Cygne », in *Les Fleurs du mal* [1857], « Tableaux parisiens ».

³ En régime historique, l'expression « de mon temps » était employée par de vieilles personnes pour désigner le monde dans lequel elles avaient vécu l'essentiel de leur existence, par contraste avec celui où elles finissaient leurs jours. Si la formule tombe en désuétude, c'est que chaque personne traversant au cours de sa vie plusieurs « temps », il n'y a plus de « mon temps ».

l'histoire (à l'échelle individuelle, l'*Erlebnis*, expérience vécue, ne devient pas *Erfahrung*, au sens d'expérience qui nourrit un savoir). La tâche de la pensée s'en trouve profondément affectée : notre questionnement fondamental ne porte plus tant sur ce qui *est*, ni sur ce qui *devient*, mais sur ce qui *survient*.

Mesurons le paradoxe. La modernité a prétendu émanciper les êtres humains en les faisant passer de l'hétéronomie, c'est-à-dire d'un état où la loi est reçue du dehors, à l'autonomie, un état où la loi est déterminée par ceux à qui elle s'applique. Pareille autonomie a été revendiquée à l'égard du monde physique : grâce à la science moderne, et à l'équation baconienne « savoir = pouvoir », les hommes allaient devenir « comme maîtres et possesseurs de la nature ». Une autonomie s'est également trouvée revendiquée dans la façon qu'ont les hommes de concevoir leur vie commune et leur destinée. Selon Hobbes, le savoir scientifique authentique consiste à connaître les véritables causes des phénomènes étudiés. S'ensuit qu'il n'y a, toujours selon lui, que deux domaines vraiment scientifiques : la géométrie, parce que les objets y sont définis et construits par le géomètre lui-même, et la philosophie politique, parce que ce sont les hommes eux-mêmes qui édifient leur communauté politique⁴. Affirmation reprise un siècle plus tard par Vico, dans ses *Principes d'une science nouvelle* : « Quiconque y réfléchit ne peut que s'étonner de voir comment tous les philosophes ont consacré le meilleur de leurs efforts à tenter d'acquérir la science du monde naturel, dont Dieu seul, parce qu'il l'a fait, possède la science, et comment ils ont négligé de méditer sur le monde des nations, ou monde civil, dont les hommes, parce qu'ils l'ont fait, peuvent acquérir la science⁵. » L'événement a démenti ces assertions. La combinaison du libéralisme en politique, du capitalisme en économie, et des sciences mathématiques dans l'étude de la nature a déclenché un processus qui prend la forme et la force d'un destin inexorable. « Mais qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qui se passe ? », demande avec angoisse Hamm, un personnage de *Fin de partie* de Beckett. À quoi le personnage nommé Clov lui répond : « Quelque chose suit son cours⁶. » Telle est notre situation exactement résumée : quelque chose suit son cours.

⁴ « *Of arts, some are demonstrable, others indemonstrable; and demonstrable are those the construction of the subject whereof is in the power of the artist himself, who, in his demonstration, does no more but deduce the consequences of his own operation. The reason whereof is this, that the science of every subject is derived from a precognition of the causes, generation, and construction of the same; and consequently where the causes are known, there is place for demonstration, but not where the causes are to seek for. Geometry therefore is demonstrable, for the lines and figures from which we reason are drawn and described by ourselves; and civil philosophy is demonstrable, because we make the commonwealth ourselves. But because of natural bodies we know not the construction, but seek it from the effects, there lies no demonstration of what the causes be we seek for, but only of what they may be.* » Thomas HOBBS, *Six Lessons to the Professors of the Mathematics* [1656], « The Epistle Dedicatory », in *The English Works of Thomas Hobbes*, 11 vol., William Molesworth (éd.), Londres, John Bohn, 1839-1845, vol. VII, p. 183-184.

⁵ Giambattista VICO, *Principes d'une science nouvelle relative à la nature commune des nations* [1744], trad. Alain Pons, Paris, Fayard, « L'Esprit de la cité », 2001, § 331.

⁶ Samuel BECKETT, *Fin de partie*, Paris, Éd. de Minuit, 1957, p. 28.

Le XX^e siècle se voit souvent et volontiers décrit comme un siècle d'affrontements des idéologies. Pour Ellul, pareille description demeurerait superficielle. D'une part, parce qu'elle dissimulait le soubassement commun à ces idéologies, en dépit de leurs oppositions spectaculaires, d'autre part parce qu'elle entretenait l'illusion qu'aiment se donner les hommes d'être les véritables acteurs de l'histoire en cours, alors qu'ils n'en sont que les servants – et d'autant plus servants qu'ils persistent à se croire acteurs. Ce qu'Ellul voyait à l'œuvre, c'était le déploiement sans limite de ce qu'il a appelé le « système technicien ». Pourquoi choisir ce nom ? Parce que le développement incessant et tous azimuts de la technique est devenu la caractéristique essentielle de notre monde. Non seulement la technique s'impose, de façon toujours plus absolue, comme ce dans quoi et pour quoi vivent les êtres humains contemporains (le « technotope »), mais encore, pour dissiper le soupçon qu'il pourrait s'agir là d'une aliénation, la technique nous est présentée comme le vecteur essentiel de l'humanisation. Ce qu'Ellul avait parfaitement perçu et lui faisait écrire, dans *Les Nouveaux Possédés* :

Cette réversion de la technique vers le passé, cette proclamation que l'homme n'a été homme qu'à partir du moment où il était *faber*, c'est-à-dire technicien, est probablement une des marques les plus sûres de ce sacré [que revêt aujourd'hui la technique] : car c'est toujours dans son sacré qu'il établit son origine. Dans un monde peuplé de dieux, l'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux. Mais dans un monde peuplé de machines, il n'a comme origine que le point de départ de la technique. Sa façon de représenter son point de départ, sa première caractéristique exclusive dénote immédiatement où est son sacré. Et à partir de là, il reconstitue son histoire en fonction de la technique. Là encore, la façon de raconter l'histoire est indicative du sacré. Et maintenant, ce n'est plus l'histoire des grands héros, des guerres, des charismes et des dieux, c'est l'histoire édifiée peu à peu dans le progrès des techniques : il ne pouvait pas s'y tromper, ce n'est pas là une histoire séculière, c'est une autre histoire sacrée⁷.

S'il m'est permis ici d'ajouter un codicille : parler tout uniment de technique, qu'il s'agisse des silex taillés et des lanières de cuir du paléolithique, ou des centrales nucléaires et des ordinateurs d'aujourd'hui, comme si les seconds étaient des continuations des premiers, tend à égarer la pensée. J'aime pour ma part mettre à profit le doublet lexical technique/technologie qui existe en français pour rendre compte d'un changement de régime décisif. Il me semble indiqué de désigner, par technique, l'ensemble des procédés et savoir-faire, plus ou moins ingénieux et subtils, élaborés par les hommes dans une confrontation directe avec les choses ; et par technologie, l'ensemble des modes de conception et de production solidaires du *logos* scientifique moderne. Autre façon de le dire : la technologie est cette part de la technique qui n'existerait pas sans les sciences mathématiques de la nature – qui serait même

⁷ Jacques ELLUL, *Les Nouveaux Possédés* [1973], Paris, Éd. Mille et Une Nuits, 2003, p. 118.

inimaginable sans elles. Pas d'équations, pas de calcul différentiel et intégral, pas de technologie. Et ce qui s'est véritablement autonomisé, depuis deux siècles, ce sont finalement bien moins les individus, ou les communautés humaines, que ce qu'Ellul appelle le système technicien, et que je préférerais nommer, pour les raisons que je viens d'exposer, le système technologique⁸.

On peut dire, schématiquement, que deux grands récits qui ont porté le développement de la science moderne au cours des derniers siècles. Le premier est le récit de l'émancipation. En dissipant les superstitions, en dévoilant le monde dans sa vérité, la science devait permettre aux hommes de se libérer de leurs anciennes tutelles, de prendre leur destin en main, d'accéder à l'autonomie. Elle devait aussi soulager leurs peines et leur permettre de transformer le monde à leur gré. Le second grand récit est le récit spéculatif. C'est lui qui a présidé à la constitution et à la réussite extraordinaire de l'université allemande au XIX^e siècle : la science conçue comme accomplissement de la vie de l'esprit. Les événements du siècle passé se sont montrés extrêmement cruels envers ces deux grands récits. L'histoire a abondamment montré que la science pouvait aussi bien servir à l'asservissement de l'homme qu'à son émancipation, aussi bien menacer l'être humain que lui venir en aide, et n'offrait aucune garantie contre la nuit de l'esprit. Le lien automatique entre le progrès scientifique et le progrès humain s'est défait. Jean-François Lyotard, dans son ouvrage intitulé *La Condition postmoderne* (paru en 1979, soit deux ans après *Le Système technicien* d'Ellul), a pris acte de l'épuisement des deux grands récits qui accompagnaient et soutenaient la science moderne. Il a décrit le passage à un nouveau régime, postmoderne, du savoir scientifique, où les critères d'efficacité deviennent déterminants, au point de prendre le pas sur toutes les autres considérations, y compris le vrai, qui était censé être le but essentiel de la science. Les visées actuelles, écrit Lyotard

obéissent à un principe, celui de l'optimisation des performances : augmentation de l'output (informations ou modifications obtenues), diminution de l'input (énergie dépensée) pour les obtenir. Ce sont donc des jeux dont la pertinence n'est ni le vrai, ni le juste, ni le beau, etc.,

⁸ Les dictionnaires de la langue française attribuent au terme *technologie* le sens de science des techniques, d'étude de ce qui est propre à un domaine technique. L'utilisation du terme pour désigner une technique (comme lorsqu'on préfère parler de nouvelles *technologies*, plutôt que de nouvelles techniques), est un anglicisme. Mais cet usage étant désormais répandu, il est possible d'en tirer parti pour opérer la distinction proposée.

Lewis Mumford utilise le doublet *Technics/Technology*, en anglais, d'une autre manière. *Technics*, pour Mumford, désigne l'ensemble de l'équipement technique d'une société (toutes ses *technologies*, au sens qu'a le terme en anglais), ainsi que le métabolisme qui s'établit entre le milieu social et cet équipement. En ce sens, nous avons bien à faire à un *système technicien* (et non technologique). Cela étant, la technologie, au sens que je confère à ce terme, s'est développée dans de telles proportions qu'elle apparaît désormais comme le paradigme de la technique, et influe de façon si déterminante sur le milieu social qu'il ne paraît pas incongru de parler (en français) de *système technologique* (comme stade actuel du système technicien).

mais l'efficient : un « coup » technique est « bon » quand il fait mieux et/ou quand il dépense moins qu'un autre⁹.

On ne saurait mieux corroborer le diagnostic formulé Lewis Mumford, et repris par Ellul, selon lequel « la seule finalité concevable et réelle de la technique est l'accroissement de sa puissance¹⁰ ». Ellul ne cesse d'insister sur ce point : la technique s'est désormais constituée en système qui se développe en fonction de ses capacités propres, et dont les fins qu'il est censé servir ne sont qu'un habillage avantageux et trompeur. Citons ses propos :

Ces finalités *produites* par le système ne l'ont jamais déterminé mais sont seulement des justifications qui se sont surajoutées, parce que, simplement, l'homme ne veut pas perdre la face, ne veut pas avoir l'air d'être soumis à des mécanismes causalistes, et veut toujours s'affirmer maître de la situation¹¹!

Dans les faits, ce sont les possibilités technologiques qui commandent – pour lesquelles il faut se mettre en quête de désirs, au besoin à inventer, qu'elles seraient susceptibles de satisfaire. L'histoire est ensuite racontée à l'envers : ce seraient les désirs qui auraient appelé l'innovation technologique. Ainsi, par exemple, quand il est devenu techniquement possible de faire voler des engins plus lourds que l'air, il a fallu prétendre, pour faire bonne figure, que l'aviation permettait de réaliser le rêve d'Icare. J'ai évoqué, en commençant, le fait que dans la situation qui est la nôtre la question fondamentale ne concerne plus l'être, ni le devenir, mais le survenir. La question la plus pressante qui se présente à notre réflexion est : Que nous arrive-t-il ? L'œuvre d'Ellul nous permet de comprendre pourquoi il en va ainsi. Le système technicien, qui devait assurer aux hommes une maîtrise universelle, s'est, en s'autonomisant, transformé en foyer de non maîtrise, d'où ne cesse d'émaner un torrent de nouveaux dispositifs plus puissants et envahissants les uns que les autres, sur une humanité qui n'en peut mais. Quant aux réformes politiques et économiques propres à nous faire reprendre barre sur le devenir, Ellul ne s'illusionnait pas sur leur portée, lui qui écrivait :

Modifier un système politique ou un système économique est aujourd'hui parfaitement inefficace et ne change pas la condition vraie de l'homme parce que celle-ci est maintenant définie par son milieu et ses possibilités techniques, et que l'impact des révolutions politiques ou économiques sur le système technicien est pratiquement nul (tout au plus ces troubles peuvent-ils enrayer pendant un certain temps le progrès technique : mais le pouvoir révolutionnaire ne change rien à la loi intrinsèque du système)¹².

⁹ Jean-François LYOTARD, *La Condition postmoderne*, Paris, Éd. de Minuit, 1979, p. 73.

¹⁰ Jacques ELLUL, *Le Système technicien* [1977], Paris, Le Cherche Midi, « Documents », 2004, p. 272.

¹¹ *Ibid.*, p. 264.

¹² *Ibid.*, p. 148.

Système qui, par ailleurs, a quitté son berceau européen, puis occidental, pour gagner la terre entière.

Après l'orgueil et la puissance de l'Occident affirmant au XIX^e siècle : Moi et rien que Moi, maintenant nous nous courbons avec admiration devant les merveilles des civilisations multiples. [...] Assurément, assurément... mais nous avons découvert cela exactement au moment où la technique envahit ces peuples bien plus sûrement que les armées coloniales, et assimile ces cultures¹³.

Non seulement le système est désormais sans extérieur, ou presque, mais les ravages qu'engendre son accroissement rendent indispensable les accroissements supplémentaires. Ellul remarquait ainsi que, au-delà de tous les facteurs qui contribuent à l'accroissement permanent du système technique, et qu'il passe en revue

il y a autoaccroissement dans la mesure où la technique provoque des nuisances que seule la technique peut compenser. [...] Le grand mécanisme de production de l'autoaccroissement, c'est en réalité l'apparition des problèmes, dangers et difficultés. [...] Ainsi la technique s'alimente elle-même par ses propres échecs¹⁴.

Notre époque est saturée de « défis » que nous aurions à relever par l'innovation technique. Mais d'où viennent ces défis, sinon de la situation à laquelle de précédentes innovations techniques nous confrontent¹⁵?

Certains pourront reprocher à Ellul de nous éclairer sur notre situation, sans nous indiquer la façon de la changer. À cela nous répondrons : il est des temps où avoir l'intelligence des choses, c'est comprendre que notre pouvoir d'intervention est, pour l'essentiel, temporairement neutralisé. Ivan Illich, qui se reconnaissait disciple de celui qu'il appelait « maître Jacques », a clairement reconnu le fait, lui qui disait :

J'atteste de mon impuissance parce que je pense [...] qu'il ne nous reste rien d'autre, et aussi parce que, pour le moment, je pourrais démontrer que nous ne pouvons rien faire. Aujourd'hui, la politique focalise presque inévitablement notre attention sur des buts intermédiaires et nous cache ce à quoi nous devons dire NON !... Comme il faut dire non,

¹³ *Ibid.*, p. 202-203.

¹⁴ *Ibid.*, p. 230-231. Ellul cite ce propos de Bertrand de Jouvenel : « Notre progrès est donc un complexe de résolutions de problèmes et de création de problèmes » (« Jardinier de la terre » [1967], in *Arcadie. Essais sur le mieux vivre*, Paris, SEDEIS/Futuribles, 1968, p. 374).

¹⁵ Le président de la République française Emmanuel Macron a prononcé à l'Élysée, en 2020, un discours adressé aux « acteurs du numérique » (<https://www.elysee.fr/emmanuel-macron/2020/09/14/discours-du-president-emmanuel-macron-aux-acteurs-du-numerique>). Il y déclarait notamment ceci : « Je vais être très clair : la France c'est le pays des Lumières, c'est le pays de l'innovation, et beaucoup des défis que nous avons sur tous les secteurs, ils se relèveront par l'innovation. [...] Et j'entends beaucoup de voix qui s'élèvent pour nous expliquer qu'il faudrait relever la complexité des problèmes contemporains en revenant à la lampe à huile : je ne crois pas au modèle Amish ! Et je ne crois pas que le modèle Amish permette de régler les défis de l'écologie contemporaine. » Il conviendrait aussi de reconnaître qu'avec le modèle Amish, il n'y aurait pas de « défis de l'écologie contemporaine » à relever.

par exemple, à cette illusion qui consiste à croire que nous pouvons réellement intervenir dans certaines situations¹⁶.

Impuissance qui est tout sauf une démission. Dans l'entretien que nous venons de citer, Illich relève que « le plus grand service que l'on puisse rendre au monde et à ses semblables consiste à changer son propre cœur¹⁷ » et, dans un autre texte, dit sa conviction qu'« aujourd'hui plus que jamais, la renaissance d'une quête éclairée de la vérité est nourrie par une amitié austère plutôt que par des systèmes¹⁸ ». Chercher la vérité, et laisser son cœur être pénétré par elle, Ellul l'a pratiqué sa vie durant, tout particulièrement dans ses méditations bibliques. Méditations qui l'ont, par ailleurs, convaincu de deux choses quant à la nature de notre situation : d'une part, que ce qui règne aujourd'hui est aux antipodes de l'enseignement chrétien, depuis le Pentateuque et les Prophètes jusqu'aux Évangiles et aux épîtres de Paul ; d'autre part, que pareille situation n'aurait pu advenir sans le christianisme. Comme le résume Illich, dans son hommage à Jacques Ellul : « Notre condition humaine actuelle est une excroissance du christianisme. Tous ses éléments constitutifs sont des perversions. Alors qu'ils doivent leur existence à la révélation, ils en sont pour ainsi dire le complément inversé, le négatif des dons divins¹⁹. » Ellul voit dans la religion chrétienne elle-même, dans l'enseignement du Christ devenu christianisme, la source de cette perversion. Vis-à-vis de l'Église, il convient toutefois de garder la mesure : avec l'immensité des défauts qui l'accablent, elle a malgré tout transmis, sans adultération, la parole biblique et évangélique, au nom de laquelle son procès peut être instruit. De même, il faut se garder de trop médire du monde présent, en dépit de ses monstruosité : il faut qu'en lui le bien demeure, pour que ce qui le défigure nous soit sensible. Jamais la critique ne doit nous faire perdre de vue que, pour trouver et garder un sens, elle doit être l'envers d'une action de grâce. C'est du reste ce qui assure, des études bibliques à la mise en cause du système technicien, l'unité profonde de l'œuvre de Jacques Ellul.

¹⁶ Ivan ILLICH, « Le masque de l'amour », in David Cayley, *Entretiens avec Ivan Illich* [1992], trad. Paule Noyart, Montréal, Bellarmin, 1996, p. 273.

¹⁷ *Ibid*, p. 266-267.

¹⁸ « La culture de conspiration » [1998], in *La Perte des sens*, trad. Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Fayard, 2004, p. 343.155-156.

¹⁹ « Hommage à Jacques Ellul » [1993], *ibid.*, p. 155-156. De cette position de l'événement chrétien, comme condition de possibilité de l'avènement d'un monde qui en prend le contrepied, Ellul rend compte quand il écrit : « C'est vrai que la liberté chrétienne a désacralisé la nature, a ouvert à l'homme la possibilité d'une intervention libre dans le milieu naturel et qu'elle pouvait être la restitution à Adam de l'ordre divin de "cultiver et garder le jardin". Malheureusement de cette désacralisation de la nature qui n'était plus gardée par les terreurs sacrées, les dieux redoutables et les fées, l'homme a usé non pas dans la liberté du service, du respect, de la tempérance, mais il a exactement fait de cette liberté le prétexte à déchaîner son esprit de domination. [...] Ce qui caractérise la technique moderne, c'est justement cet esprit de puissance auquel Paul recommandait de ne pas se livrer » (*Éthique de la liberté* [1973-1974], Genève, Labor et Fides, 2019, p. 379-380).